

MARCELIN PLEYNET

COMME LA POÉSIE
LA PEINTURE



Éditions du Sandre / Éditions Marciana

*Aujourd'hui, ce n'est plus la théorie
qui pense l'art mais l'art qui comprend
la théorie comme fiction.*

Nietzsche

APOLLINAIRE ILLÉGITIME

« La lettre volée »

Seuls renouvellent le monde ceux qui sont fondés en poésie.

Apollinaire

Apollinaire, qu'est-ce à dire ? Que savez-vous d'Apollinaire ?

Il m'a toujours semblé que les héritiers et les amis d'Apollinaire avaient réussi le « mauvais coup » dont Cézanne soupçonnait ceux qui prétendaient s'intéresser à sa peinture.

Je n'en veux pour preuve que les débats et tractations qui aboutissent à refuser, en 1924, puis en 1950, tous les projets de sculptures que Picasso proposa pour la tombe de son ami. C'est finalement un des artistes les plus médiocres du voisinage, un certain Serge Ferat, qui réalisera le monument. Pourquoi lui ? Quel rôle jouèrent effectivement Jacqueline Kolb (qu'Apollinaire épousa en mai 1918, sept mois avant de mourir) et les amis du poète dans cette mauvaise affaire ?

Apollinaire aujourd'hui. Quatre volumes et un « Album » dans la « Bibliothèque de la Pléiade », qui n'a toujours pas publié la correspondance et notamment les *Lettres à Lou*, d'où sont extraits les poèmes qui figurent dans le tome I des *Œuvres complètes* de la « Bibliothèque de la Pléiade », à partir d'une charcuterie poétique dont les éditeurs semblent ne s'être jamais

demandé jusqu'à quel point elle dénaturait du tout au tout lesdits «Poèmes à Lou». Pourquoi cette curieuse attitude vis-à-vis d'un poète dont on publie et commente par ailleurs la moindre notule journalistique?

Il faut relire les *Lettres à Lou*, qui ne figurent pas dans les *Œuvres complètes*, mais que l'on peut trouver dans la collection «L'Imaginaire» aux éditions Gallimard, et se demander quelle sorte de puritanisme poétique s'est employée à gérer l'œuvre d'Apollinaire. Un puritanisme qui fera école (pour ne pas dire loi) dans l'histoire de la poésie du xx^e siècle, et qui, n'en doutons pas, est à l'origine d'un grand nombre de jugements sur l'œuvre d'Apollinaire.

Apollinaire et les femmes... Importance des *Lettres à Lou*, si l'on veut clarifier ce qui se joue dans l'œuvre et dans la biographie du poète : pas clair, mais justement... Apollinaire et les femmes : Annie Playden (1901-1904) l'écarte et part finalement pour l'Amérique. Marie Laurencin (une invention de Picasso?), 1907, elle le quitte en 1912. Louise de Coligny-Châtillon, 1914, «Lou», ils passent une semaine ensemble et elle le quitte. Imposante et importante correspondance. Ils continueront à s'écrire jusqu'en 1916. Épisode de Madeleine Pagès, en 1915, il entretient encore une correspondance avec Louise de Coligny. Il abandonne Madeleine peu après avoir été blessé à la guerre, en 1916. 2 mai 1918, mariage avec Jacqueline Kolb. Apollinaire meurt sept mois plus tard. Les spécialistes nous disent que «la femme du poète» «sut veiller avec un soin vigilant sur son patrimoine artistique et intellectuel». Est-ce en refusant l'hommage que Picasso (sans doute toujours trop «sulfureux» – trop vrai – aux yeux de «la femme du poète» et de ses amis) voulait rendre à Apollinaire?

Marie Laurencin à Claude Mauriac en 1946 : «Picasso est le seul homme dont on puisse dire qu'il ait influencé Apollinaire.»

Éditions. Dans la collection «Poésie / Gallimard», *L'Enchanteur pourrissant*, qui date de 1909, est publié dans le même volume que *Les Mamelles de Tirésias*.

En présentant *Les Mamelles de Tirésias* («drame surréaliste, en deux actes et un prologue»), Apollinaire écrivait en 1917 : « Sans réclamer d'indulgence, je fais remarquer que ceci est une œuvre de jeunesse, car sauf le Prologue et la dernière scène du deuxième acte qui sont de 1916, cet ouvrage a été fait en 1903. » Ce qui semble douteux, si l'on en croit l'éditeur, Michel Décaudin, qui note à juste titre que la représentation des *Mamelles...* fut « un grand événement de l'avant-garde de 1917 ». Mais alors pourquoi publier cette pièce dans le même volume que *L'Enchanteur...* et *Couleur du temps* ?

Apollinaire et Picasso ? Picasso, éclairage indispensable à l'œuvre d'Apollinaire. D'un autre point de vue, ne pas oublier les rencontres d'Apollinaire avec Breton, si l'on veut comprendre ce qu'il en est de l'aventure (et des mésaventures) de la poésie en ce début du xx^e siècle.

Rien de bien clair sur tout cela et sur ce qui se présente au nom d'Apollinaire dans les histoires de la littérature.

Apollinaire et Picasso

Sur quoi Apollinaire et Picasso se rencontrent-ils ? Max Jacob, lui-même grand marcheur devant l'Éternel, rapporte : « Apollinaire nous entraîna dans son éternelle ronde, sa ronde d'un trottoir à l'autre, dans tous les arrondissements de Paris, à toutes les heures. Il tournait, rôdait, regardait, riait, révélait des détails sur les siècles passés, les poches pleines de papiers qui lui enflaient les hanches, riait encore... »

Lorsque Apollinaire arrive à Paris, il a dix-neuf ans. C'est, à quelques mois près, à cet âge que Picasso vient, de Barcelone, à Paris pour visiter l'Exposition universelle de 1900 où un de ses tableaux figure dans la section espagnole.

Mais la famille Kostrowitzky (faut-il préciser que c'est le patronyme d'Apollinaire?), entraînée par une mère qui semble-t-il est d'abord une aventurière, n'a rien de commun avec la famille Ruiz (faut-il préciser que c'est le patronyme de Picasso?).

Lorsque Apollinaire et Picasso se rencontrent, en 1905, le poète ne peut pas ne pas être pourvu d'une aura romanesque. Né d'une mère polonaise (fille d'un émigré qui, installé à Rome, obtint, fin 1866, la charge de camérier d'honneur de cape et d'épée à la cour papale) et d'un père noble (mais qui ne le reconnaîtra pas), François Flugi d'Aspermont, ancien officier d'état-major du roi des Deux-Siciles, le jeune Apollinaire, après diverses pérégrinations en Italie, passera son enfance à Monaco où sa mère est une assidue du casino. Inscrit au collège Saint-Charles, Apollinaire reçoit une éducation religieuse. Il fait sa première communion le 8 mai 1892, il est secrétaire de la Congrégation de l'Immaculée Conception. Apollinaire, son frère et sa mère vivent à Monaco jusqu'en 1898. À cette date, la famille quitte Monaco, et toujours entraînés dans le sillage de leur mère, les deux garçons séjournent à Aix-les-Bains, Lyon, Paris qu'ils quitteront en juillet 1899 (M^{me} de Kostrowitzky ayant décidé de tenter fortune au casino de Spa) pour y revenir sans argent quatre mois plus tard.

Lorsque, en 1905, Apollinaire rencontre Picasso, il a vécu (et quelle vie!) à Rome, Monaco, puis, jeune homme, en Allemagne, à Berlin, Dresde, Prague, Vienne, Munich, Londres, Paris...

On ne connaît pas alors, dans l'immédiat entourage de Picasso, qui que ce soit qui dispose d'une semblable expérience vécue avec une force et une passion dont tout laisse supposer qu'elles sont aussi actives que désinvoltes et riches de conséquences¹.

Entre autres par sa collaboration régulière, pendant près d'un an, à *La Revue Blanche*, à *La Plume* (où il se lie avec Alfred Jarry,

1. Voir, à la fin de ce texte, les extraits du *Journal intime* d'Apollinaire.

en 1903), au *Festin d'Ésope* qu'il a lui-même fondé, Apollinaire est déjà familier des milieux littéraires et artistiques parisiens, et extrêmement actif.

Apollinaire et Picasso se rencontrent à Paris. Une ville dont l'un et l'autre attendent beaucoup et où ils trouvent ce qu'ils en attendent. Le Paris d'Apollinaire, comme on l'a vu, est très ouvert sur le reste du monde. Cette ouverture est sensible dans l'ensemble de son œuvre, mais elle témoigne sans doute de son expression la plus accomplie (et la plus proche de ce qui occupe Picasso) dans *Le Poète assassiné* où Apollinaire, s'identifiant en quelque sorte à un de ses personnages, l'ingénieur hollandais Van der Vissen, écrit : « Son établissement à Paris avait été le but de sa vie. Il pensait que les plaisirs que l'on y trouve sont supérieurs à ceux qui s'offrent aux voluptueux sur les autres parties du globe. »

On songe à la réflexion de Baudelaire : « La Révolution a été faite par des voluptueux. » N'est-ce pas en voluptueux que Picasso « révolutionne » la peinture ? Il déclare alors : « Si Cézanne avait peint en Espagne, on l'aurait brûlé. »

Apollinaire, sans avoir lu cette note de Baudelaire, encore inédite à l'époque, affirme de son côté : « Seuls renouvellent le monde ceux qui sont fondés en poésie. » Comment Picasso (qui avec humour, mais non moins significativement, a écrit sur la porte de son atelier : « Au rendez-vous des poètes »), comment Picasso aurait-il jamais pu oublier une telle déclaration ?

Dès le premier texte qu'Apollinaire publie sur Picasso, « Picasso peintre et dessinateur », dans *La Revue immoraliste* du mois d'avril 1905, il prend le contre-pied d'un des plus éminents critiques de l'époque, Charles Morice. Charles Morice qui, en 1902, à propos de l'exposition de Picasso à la galerie Berthe Weill, avait écrit, dans le *Mercur de France*, un article où il déclarait : « Elle est extraordinaire, la tristesse stérile qui pèse sur l'œuvre entière de ce très jeune homme. [...] Picasso semble avoir reçu la mission d'exprimer avec ses pinceaux tout ce qui est. On dirait un jeune dieu sombre, sans sourire. Son monde ne serait pas plus habitable

que ses maisons lépreuses. Et sa peinture elle-même est malade. Incurablement? Je ne sais, mais à coup sûr il y a là une force, un don, un talent. Tel dessin – une femme nue accroupie – donne la sensation d’une merveille presque accomplie. [...] Faut-il au bout du compte souhaiter que cette peinture guérisse? Ne serait-il pas destiné, cet enfant d’une précocité effrayante, à donner la consécration du chef-d’œuvre au sens négatif de vivre, à ce mal dont plus que pas un autre il souffre?»

On imagine le sentiment de Picasso à la lecture d’un éloge de sa «tristesse stérile»! Charles Morice est un personnage actif, influent et informé, très proche de Gauguin. N’offre-t-il pas alors une édition de *Noa Noa* à Picasso?

La rectification critique d’Apollinaire est donc d’importance et elle ne peut pas ne pas être née d’une intelligence vive et spontanée entre le peintre et le poète. Voire d’une suggestion de Picasso. Qu’en est-il en effet du rapport qu’Apollinaire entretenait avec la peinture moderne en 1905? Il notera dans son *Journal intime*, à la date du 5 mars 1907, à la suite d’une visite au Louvre : «Je ne veux plus parler de peinture, je n’y entends rien...» Pourtant le premier article qu’Apollinaire publie sur Picasso témoigne d’une vigilance critique et d’une intelligence qui éclairent très efficacement la perspective dans laquelle s’inscrit aussi bien l’œuvre du poète que celle du peintre. L’ouverture de l’article a-t-elle été suggérée par Picasso? C’est vraisemblable, cela ne témoigne de toute façon que de l’immédiate complicité qui associe les deux hommes.

Apollinaire écrit donc, en revenant sur le jugement de Charles Morice : «On a dit de Picasso que ses œuvres témoignaient d’un désenchantement précoce. *Je pense le contraire* [c’est moi qui souligne]. Tout l’enchanté et son talent incontestable me paraît au service d’une fantaisie qui mêle justement le délicieux et l’horrible, l’abject et le délicat [...] et si Picasso est peu religieux (ce que je pense) il a dû réserver, je gage, un culte de *dulie* raffiné envers sainte Thérèse ou saint Isidore. À Rome, au moment du Carnaval, il y a des masques (Arlequin, Colombine, ou *cuoca*

francese) qui le matin, après une orgie terminée parfois par un meurtre, vont à Saint-Pierre baiser l'orteil usé de la statue du prince des apôtres. Voilà des êtres qui enchanteraient Picasso.»

En 1905, Picasso en finit avec le deuil de Casagemas (peintre qui accompagne Picasso lors de son premier séjour à Paris en 1900, et se suicide spectaculairement l'année suivante)².

Apollinaire n'a rien de commun avec Casagemas : il n'est pas peintre, il n'est pas espagnol. Mais il a bien d'autres points communs avec Picasso. On l'oublie trop souvent, ils sont l'un et l'autre étrangers. Sur la feuille de renseignements militaires, lors de son engagement dans l'armée française, Guillaume Apollinaire Kostrowitzky est donné comme de nationalité russe (polonais). Il ne sera, sur sa demande, naturalisé français que le 9 mars 1916.

Picasso n'envisagera jamais sa naturalisation.

Les deux hommes partagent également, quoique diversement, un état d'esprit et une liberté de penser singulièrement beaucoup moins rares au début du xx^e qu'au début du xxi^e siècle.

À La Corogne aussi bien qu'à Barcelone, Picasso et sa famille fréquentent les milieux anarchistes, que le peintre retrouvera dans la colonie d'artistes espagnols vivant à Paris. Apollinaire n'est, lui non plus, pas étranger aux milieux libertaires et anarchistes : liens avec les frères Natanson, propriétaires de *La Revue Blanche*, et Félix Fénéon... voire fréquentation de Géry Piéret qui vole au Louvre les trois têtes ibériques qui vaudront à Apollinaire un séjour à la prison de la Santé.

Ce qui ne signifie pas qu'Apollinaire et Picasso aient été anarchistes, mais que leur mode de vie et de penser pouvait envisager et se prêter à de semblables complicités.

2. Voir, à la fin de ce volume, «Picasso... il y a cent ans».

Il faut aussi tenir compte du partage des cultures, classiques et modernes, qui s'établit intelligemment entre le peintre et le poète. Apollinaire fait entre autres découvrir Rabelais, Pascal, Sade, Rimbaud... à Picasso. Ils auront un moment le projet de traduire ensemble une nouvelle de Cervantès.

Max Jacob rapporte : « Nos opinions littéraires se résumaient dans ces mots si importants à l'époque : *À bas Laforgue ! Vive Rimbaud !* »

Mais que sait-on vraiment de ce qui se joue, en ce début de siècle, de l'histoire de la pensée moderne ? Cette histoire a tout entière été écrite par des historiens essentiellement occupés à justifier les idéologies du XIX^e siècle.

Qui se souvient que pour l'essentiel le débat passe alors par la revue des frères Natanson, *La Revue Blanche*, où Félix Fénéon occupe une place centrale ? Félix Fénéon qui fut, il ne faut pas se lasser de le répéter, le premier éditeur des *Illuminations* de Rimbaud.

La Revue Blanche prend l'initiative des premières représentations de l'*Ubu* de Jarry, régulièrement publié dans nombre de numéros. Elle publiera également Verlaine, Mallarmé, un des premiers textes de Proust (« Contre l'obscurité »), Léon Blum, Tristan Bernard, Barrès, Péguy, Benda, Dostoïevski, pour la première fois en France Nietzsche, Claudel, en 1895 un grand éloge de Cézanne par Thadée Natanson, dès 1901 un éloge de Picasso : « tout sujet l'énamoure et tout lui est sujet »...

On peut se demander si l'engagement sans équivoque de *La Revue Blanche*, lors de l'affaire Dreyfus, ne fut pas à l'origine de sa disparition, en 1903. On sait que Dreyfus n'a été réhabilité qu'en 1906.

Si on a suivi la carrière de *La Revue Blanche*, on est moins surpris de voir Apollinaire associer les noms de Jacques Copeau, de Claudel et de Félix Fénéon dans un des épisodes

(«Arthur roi passé, roi futur») du *Poète assassiné*. Apollinaire proche de Picasso, et qui peut écrire, en janvier 1910 : «Personne ne fait penser à Pascal comme Cézanne.» Pascal qui fut alors aussi bien une lecture de Picasso qu'une lecture de Matisse.

La poésie d'Apollinaire

Apollinaire publie *Alcools* en avril 1913.

Légitimité d'Apollinaire. Apollinaire et Picasso, lorsqu'ils se rencontrent à Paris, sont l'un et l'autre étrangers, mais encore une fois selon des modes de légitimité fort différents et fort différemment vécus. Picasso ne songera jamais à s'engager dans l'armée française, ni vraisemblablement dans aucune autre armée.

Apollinaire ne connaît pas son père. Picasso connaît bien le sien, et sans doute même mieux que ce père ne se connaît lui-même.

Apollinaire abandonne le nom de sa mère, Kostrowitzky, pour signer son œuvre du plus apollonien de ses prénoms.

Picasso abandonne le nom de son père, Ruiz, pour prendre celui de sa mère.

Picasso assume à lui seul toute l'«historialité» de l'Espagne.

Apollinaire, né à Rome d'une mère polonaise (alors russe), sera finalement naturalisé français.

Ce problème de légitimité occupera toujours Apollinaire, et notamment dès son premier livre, *L'Enchanteur pourrissant* (1909, pour la publication ; 1898, pour une grande partie de la rédaction).